Les tableaux de la liberté

LES TABLEAUX DE LA LIBERTE

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Mikel Benoit

Les tableaux de la liberté

Guy Boulianne, éditeur

Préface

La découverte des textes de Mikel Benoit est une rencontre heureuse, des textes remplis de sensations olfactives. Ce n’est pas une fois, mais bien plusieurs fois que j’ai lu ses mots, des mots qui nous transportent dans un univers riche d’expressions en tous sens du terme.

Mikel sait également jouer avec les mots, les imbriquant sur des toiles pour former des tableaux à plusieurs facettes suivant les ressentis de chaque lecteur.

Mikel nous offre des textes variés, entre prose et poésie, des textes avec les inspirations de poètes comme Rimbaud et Prévert. Avec également une grande part de lui-même.

Pour finir, je citerai une phrase d’un de ses textes, *« Une eau claire dans laquelle descendent toutes sortes de reflets. »* Voilà en résumé ce livre.

JACQUES THORIN
Poète

Odeurs

Beauté olfactive
Sonore et mouvante
On se lèche les babines pour tes émois déposés

Tel un fardeau qui disparaît lentement

On lèche une peau, fleur d'anneau
On lèche la chair des pêches tendres et des fruits confits
On lèche le soleil d'or et le corps offert
On avance et on pénètre plus avant

On offre nos mains à l'indifférence du temps qui passe

Annonciation de rêves où le sommeil vit et bouge
On va vers ton séjour

Sueurs et spasmes
Odeurs légères et odeurs fruitières
Arbres de saveurs aux frêles orgasmes

On se jette et on succombe

Démesures et mesures

Une goutte suave de ton front
Tombe sur le sol
Qui devient flaque d'eau

Une goutte de mes yeux
Sur ta jambe
Se noie dans ta peau

Ta jambe devient mer pleurant au front de ton visage.

Démesures dans la mesure
Car des excitations très calmes nous transportent

Un peu comme celles que les oiseaux
Nous font ressentir
Lorsque déclinant leur identité
Ils chantent très haut

Dans les blés qui tombent tout en bas.

Orage doux

Tempêtes écarlates
Rouges de foudres

S'avançant dans un ciel tout noir
Où des monstres sages dorment

Les pierres éclatent et atteignent
Un Samaritain qui pleure

De doux enchevêtrements
Glissent sur des paraboles aux fenêtres et aux toits

La musique offre ses seins et ses sexes pleins de leurs protubérances

Il y a un décor de délires à la campagne où les fermières en sabot sont aussi revêches qu'un éternel passé qui signe et qui persiste.

Corps de péchés

Tes pieds, tes orteils
Tes mollets, tes cuisses
D'où je pars et où je remonte

Ton ventre, tes bras
Tes seins, tes épaules
Où je vais et où je voyage

Ton corps ouvert, ton cœur offert
A moi rien qu'à moi

Sauvageries,
Désirs éternels, sans noms
Douceurs

J'approche doucement et je dépose ce que tu veux où tu le veux

Tapages
Vouloir, envie et orgueil
Caresses

Hommages, sérénité et œil fermé qui dort
Embrasements auxquels succèdent des rêves et des sommes

Approche

Docile et fragile,
Ma main court vert le bois
Pour caresser l'agneau et le lièvre

Peureux et faible,
Mon corps avance vers celui de la femme
Et avec lui tout entier je m'ébats dans un nid de flammes.

Tu trouveras là-bas
Une chaleur reconnaissante
Et un vin à boire
Une étoile et un cœur oppressants
Un orgueil que tu voudras faire valoir.

L'agneau est doux
Le lièvre est timide
L'homme est un pou
La femme un peu frigide

Mais les corps
Malins et fous
Se rassemblent toujours.

Insouciance d’été

Une tonnelle où grimpent les glycines
Et des charpentes fleuries de clématites

En-dessous, moi, allongé et bercé
Par un soleil d’été
La grand-mère dans la maison juste à côté
Le petit champ de tomates
Et les haies de groseilliers contre le grillage

Et une odeur de jeunesse un peu trop tendre avec une famille joyeuse qui attend des doux matins et des doux quatre heures, pour faire un goûter.

Bijoux

Deux rubis,
Comme deux femmes qui se prélassent
Deux émeraudes,
Comme deux yeux d'enfants qui se regardent
Deux opales,
Comme deux fées descendues d'un ciel gris
Deux pierres de silicium
Comme une falaise frappée par la vague

Un diamant,
Comme un premier bisou que tu as reçu des lèvres d'un enfant.

La vie est un prêt

Le temps
Nous est offert
La vie
Nous est livrée
L'amour
Nous est confié
Les larmes nous sont délivrées
L'amitié
Est chose à rechercher
Le cœur
Est sans cesse interrogé

Non, tout dans la vie est prêté
Ce que l'on a, on nous le donne en gage seulement
Il faut être prêt à rendre tout ça

Car seule la mort nous est donnée

Ambivalence

Une larme fond dans mon œil droit
Et c'est le bonheur qui me foudroie

Un sourire, comme un soleil, se dessine sur ma bouche
Mais les hommes ailleurs pleurent dans un quartier un peu louche

Ravages

Le bleu fouette
Les vagues claquent
Les rochers percent
Les collines et les monts, au loin…
La haute roche posée au large
La terre ferme très éloignée
Et qui descend aux plaines
Et qui descend aux champs…

Ravages encore

L’écume furieuse qui décolle
L’écume agitée, brouillée, confuse
L’écume soulevée par le vent du large
Par le vent nerveux
Qui explose
Qui bouillonne
En un mouvement opaque et noir
De mers salaces, de mers éteintes et mouvantes

Un cœur à prendre

Tu es une fille bien sous tous rapports
Tes manières sont celles, émancipées, d'une femme à la fière allure
J'admire, un, tes certitudes, deux, tes convictions
Tu es une personne de principes
Et c'est ce qui rend tes atours si chaleureux

Tes désirs appellent un homme
Respectueux et vertueux
C'est cet homme qui te ressemble
Et que tu veux (construiras-tu avec lui le nid qui est cher aux amoureux ?)

Honorer ta personne
C'est honorer la vie même
Dans ce qu'elle a de plus précieux
L'effort, l'amour et l'apaisement
Sont tes petits instants
Et ces instants sont aussi fugaces et précieux que l'existence

Voilà pourquoi tu me parais être
Un cœur à prendre
Et une cerise à cueillir

Et voilà pourquoi tes lèvres
Attendent un gentil baiser à voler
Ce gentil baiser qui fait les petites victoires d'aujourd'hui

Mes mains se retournent
Et se cambrent
Sur ce morceau de papier

Mes oreilles battent
Et, en ailes,
S'envolent telles des chauves-souris vers la grotte

Une plume d'où dégouline
Une encre bleue
Une mer d'yeux et de papiers

Où les voiles s'effacent
Où les ombres s'éclairent
Où la terre se fend tout entière

Et des bêtes qui sortent de mes narines
Et des troupeaux qui détalent sur mes reins
Et encore tous pleins de mystère criant sur mon corps

Un soir de printemps

Douceur de vivre au printemps
J'allais par les chemins avec ma dame
Dans le foin nous nous allongions
Et nous n'hésitions pas à faire des choses…

Baiser fleuri même en hiver
J'étais au sommet de ma falaise fouettée
Jetant des cris aux vagues
Puis je gambadais sur le chemin du retour
Où tu me tombais dessus
Sautant à travers le buisson pour me faire peur
Tu m'atteignais et glissais ta chaleur
Dans l'antre de mon cœur qui devenait vermillon

Pleine de choses écloses
La vie s'ouvrait alors comme une rose

Invention du soir

Il y a, dans cette impénétrable image, comme d'étonnantes idées transvasées
De sphères rouges qui planent sur des rivières de beauté bordées de verts rivages et de marrons féconds
De pieux appels à l'horizon bagarreur
A l'arrière d'une rue où des réverbères se sont couchés à la façon de dromadaires peu accoutumés aux odeurs des villes, des fenêtres s'envolent de par le vent qui les poussent et sont bercées par les tempêtes qui hennissent au large des étals des anciennes Halles.
Le cheval saute par-dessus les marchands et les poteaux.
Aux alentours, des voyages immobiles de nénuphars flottant dans une flaque d'eau et des reflets de lumières reprenant leur ouvrage au sein de corps obliquant leurs courbes dans les ruelles étroites

Un chat

Ta douceur

De l'eau

Toi sous ta douche

Un soldat

Toi qui rugis et miaules des péchés

Une griffure

Ta caresse

Un chien

C'est moi qui abois après toi

Toi chez moi

Une reine sur son trône

Et nous ensemble

Tels deux animaux très sauvages

Rien

Il est plus facile de chanter la joie quand on est triste
Et il est plus facile d'aimer la tristesse quand on est joyeux

Regrets en liberté

Regret d'une enfance lointaine et d'une enfance sans souci,
Et d'une époque sans entrave et des bateaux en partance
Et des jeux et de la raison délitée
Et d'une jeunesse faite d'un bloc ou d'une pierre
Et d'une jeunesse volante, inhibée en même temps qu'explosive,
paralysée mais néanmoins décantée
Et du temps présent surtout
Et des affres, et des joies et des malheurs

Petit conte

Alors que je marchais dans le ciel avec la lune qui me suivait, une ombre se repliait sur nous.
Déambulant parmi les étoiles et les galaxies vaporeuses qui se lavaient de lait, nous cherchions tous les deux l'astre ami.
La lune me dit : « Viens dans le ciel, tu verras, c'est mieux ! »
Alors j'allais dans le ciel et la lune éclaira la nuit
Elle recouvrait les villages d'ombres chaudes
« Vois-tu, me dit-elle en m'attrapant par la main, ce sont mes ombres que tu vois. Là-bas, il y a les ombres des champs et puis, plus loin, l'ombre des forêts. Je crée des ombres avec ma lumière. C'est mon métier. Je suis veilleuse de nuit et je veille sur la terre quand le soleil s'est couché. »
« Juste en-dessous de toi, il y a un cimetière. Eh bien, je peux en éclairer les tombes et y répandre mes ombres. »

Cependant, au-dessus de nous, dans l'espace, une étoile pleurait parce qu'elle avait perdu sa lumière.
Comme j'avais été embauché en tant que réparateur d'étoiles par le patron de l'univers, je courai chercher une ampoule pour pouvoir la rallumer.
Une fois l'étoile réparée, je me mariai avec elle et j'invitai la lune qui vint en tant que témoin au mariage.
Elle ne manqua pas de nous recouvrir de ses ombres, de ses lumières et de chanter une chanson en l'honneur de notre union.
Nous la remerciâmes et nous partîmes en lune de miel, l'étoile et moi, sur le soleil qui nous attendait.
Le soleil était veilleur de jour et lui aussi, comme la lune, protégeait la terre car c'était son métier.

Où l’humanité se cache t-elle ?

Il y avait dans le jaune qui descendait un appel à la fraternité
Dans le rouge qui remontait, des souvenirs de batailles
Où est l’humain ?
Derrière une armée de fonctionnaires et de chefs d’entreprise, on le voit qui pleure
Derrière l’ouvrier, l’étudiant et le professeur, vous le verrez et le prendrez pour un abruti
Car l’humain dort
Alors que ce qui n’est pas humain est toujours en éveil

Le courage dont on doit faire preuve dans les petites misères et les grosses maladies

Quand la maladie, trop puissante, t'écharpe le corps
Quand la musique avec ses relents de fantasmes sexuels ou de regrets d'avant tourne sans arrêt dans ta tête - toujours la même -
Que tu as peur d'être seul
De ne pas avoir une pièce chauffée pour ton confort
Et une personne pour t'aider dans cette épreuve

Tu te pétrifies et tu essayes de tenir bon
Tu pries
Tu implores
Et attend ta libération

Mais tu restes dans ta fièvre

Sans espérance
Parce que l'image broie et crucifie
L'innocence que nous tentons de rechercher

Sans espérance
Parce que l'envie et la jalousie infligées
Par les phénomènes extérieurs
Rendent notre corps faible
Et notre âme vaincue

Sans espérance
Parce que nous nous battons contre l'invisible
Cherchant notre renommée
Et appelant des tyrans à notre rescousse

Chant du cygne

Un adieu de la main
Sous la musique une rivière qui passe
Et des lapins attentifs
Aux plus petits bruits des forêts

La nuit rapide

Des gens à gauche, vendeurs de poissons, les flanquent sur les étals
Des gens à gauche, déguisés, dansent et mettent le carnaval en mouvement
Des gens à gauche, des enfants, se mettent en file indienne - un jeu, un petit jeu innocent -
Des chefs romains assis dans l'arène, et le peuple qui crie
Des gladiateurs qui ont terrassé un lion
Un effort qui sort d'un esprit las
Un hommage rendu à la femme et aux souvenirs

Une ultime pensée
Un adieu désespéré
Un adieu clamé d'une façon toute angélique
Un soulèvement plutôt définitif et sans concessions
Un chamboulement de planètes

Se relever où ?

Partir là
Tout doucement
Dans l'inutile vie
Ou dans l'inutile mort
Avec entre les deux
Le regret d'un individu
S'érigeant comme un monde
Au cri vaste et puissant

Une précipitation dernière
Une sueur qui ruisselle
Un écho très sombre
Et des torrents de pleurs
Et un paysage de désolation
Et une dernière voix
Une voix qu'on enterre

Et qui tremble

Une de mes journées

La campagne s'ouvre
Et se réveille
Elle répond au soleil
Qui se lève dans son manteau bleu

Un cor retentit
Au loin
A l'écho du matin

Tout commence
Dans l'affairement
Et l'agitation

Il y a comme
Une osmose matinale
D'animaux, d'hommes
De villages et de bergers
De forêts et de villes

On travaille
On s'amuse
On bouge
On marche dans tous les sens
On court pour attraper son train

Ceux-ci vont faire les courses
Chez le boulanger et au marché
Ceux-ci vont courir
Sur les circuits destinés à cet effet
Celles-ci vont rendre visite
A leurs amies
Pour discuter comme toujours
De tout et de rien

Des choses qu'elles n'ont
Pas le temps de faire
Des enfants qui leur prennent
Beaucoup de temps
Et des projets qu'elles nourrissent

Cette journée sera
Une empoignade entre tous
Avec des gifles et des bisous
Avec du bruit par-ci
Avec du calme par-là

Cette journée sera…
Banale

Oui banale
Car dans cette bonne société
Où l'on prend du café et du thé
Dans les bars et dans les maisons
Dans les taudis ou même dans la rue

Dans cette société très sage

Il y a tout de même de grands mystères
Derrière les gestes maniérés
Derrière les sourires corrects
Et les mots très policés

Il y a cette nature qui gronde
Il y a les continents et les mers en colère
Et les ombres
Et les châteaux
Et les empires
Et la peine de mort
Et les pendaisons
Et les crimes
Et la prostitution
Et les enfants soldats
Et les terroristes
Et les immigrés

Et donc des choses pas très sages

Mais nous prenons du café et du thé
Entre gens très policés
Et tout ça est déjà bien compliqué
Car les riches ont eux aussi leurs problèmes
Et sans problèmes, nous serions
Encore plus malheureux

Il nous faudrait
Dans ce malheur fictif
Que les poètes inventent
Bien malgré eux

Chanter sans cesse la tristesse, la joie et la vérité
Toutes trois recréées
Il nous faudrait chanter sans cesse
La réalité de cette faible condition
Qu'est la condition humaine

Ce serait un peu comme
S'il n'y avait plus d'Histoire
Avec un grand H
Ce serait comme
S'il n'y avait plus
De cérémonies militaires
Ce serait comme
Si on ne pensait plus
Aux guerres
Qu'on honore
En l'honneur
Du devoir de mémoire
Parce que le devoir de mémoire
C'est beau et c'est important
C'est un peu comme
La prière pour les croyants
Sauf qu'un devoir de mémoire
C'est plus fait
Pour les grandes nations
Et les grands pays
Pour les armées

Et les beaux uniformes
Et les beaux fusils

Donc il n'y a pas de raison
D'arrêter de former des soldats
Et l'idée de Nation militairement
Organisée
A plein de beaux jours devant elle
Et l'idée de beaux écrits
De belles promenades
Et de belles musiques
Se traîne en esclave
De cette grande idée
Qu'est l'idée du soldat
Dans son armée
Et dans sa Nation
Avec un grand N comme Noblesse

Parce que l'armée c'est noble
Plus que la femme
Plus que le mendiant ou le SDF
Plus que les camps islamistes
Dont les combattants sont mauvais
Parce qu'ils ne sont pas éduqués
Comme nous en Occident
Occident avec un grand O
Parce que l'Occident
C'est mieux que l'Orient
Et l'Orient ne devrait pas
Bénéficier d'un grand O
Car l'Orient ce n'est pas noble
Comme l'Occident
Et parce que l'Occident
A des valeurs nobles
Des valeurs nobles qui crient :

Vive De Gaulle (un grand chef militaire très grand)
Vive le Président (un grand chef toujours très fier de lui)
Vive la France (une grande nation toujours très fière d'elle parce que le Président le dit)
Et vive le travail, la famille et la patrie (comme disait un autre grand chef militaire mais un peu plus petit que De Gaulle)

Le poète et le travail

Quand je travaille
Quel que soit ce travail
J'ai des moments dans mes journées
Où ça ne va pas
Où ça ne va vraiment pas du tout
Je me sens inutile
Car je fais un travail
A la limite de l'utile
C'est-à-dire un travail
Qui n'a pas beaucoup d'importance
D'ailleurs tous les métiers que j'ai fait
Jamais je ne leur ai accordé d'importance

Je ne fais pas de la finance
Et la finance, c'est important
Je ne suis pas patron
Et un patron, c'est important
Je ne suis même pas salarié

Mon projet professionnel
Est bien modeste
Et mon ambition
Ne se situe guère
Que dans le domaine
De la poésie
Que j'écris
De la musique
Que j'écoute
Du grand air
Auquel je me ressource
Pour ne pas rester
Eternellement
Enfermé chez moi

Moi, j'ai été aide-ouvrier
Puis j'ai été
Saisonnier malheureux
Dans une pépinière
Où les journées étaient trop longues

Que voulez-vous
Je suis un pauvre homme
Qui a appris
Petit à petit
A ne pas aimer le travail

Moins le travail dure
Mieux je me porte

En général
Les gens dans mon genre
Font face en permanence
A d'autres gens
D'un genre très différent du leur

Des gens pas très gentils
Qui ne sont pas très poètes
Et qui ne sont pas très musiciens

Ce sont des gens qui travaillent
Très correctement
Dans des bureaux
Au pire ils s'ennuient
Au mieux ils s'enivrent

Et moi
Entre les deux
Loin de ma poésie
Et de ma musique
Je perds mon essence
Et je perds ma personne
Que j'essaye tous les jours
De rattraper de justesse

Mon jeu
Est un jeu très dur
Car il faut l'aimer seul
Et le choyer seul
A travers des hommes
Qui ne sont pas mes ennemis
Mais qui ne sont pas non plus mes amis

D'ailleurs je ne sais même pas
Qui ils sont
Je ne sais pas qui ils sont parmi les hommes
Moi-même je ne sais pas
Qui je suis parmi les hommes

Le soir quand je rentre
Chez moi
Je me souviens
Simplement
Que je suis poète
Et que j'aime la musique
Et que j'aime le grand air

Et je me dis
Que je suis libre
Et je me demande
Par la même occasion
Si les autres sont libres
Eux aussi
Et je me réponds
Que non
Car je pense que
La liberté est une chose rare
Peut-être la chose la plus rare qui soit

Et là je me dis
Un homme libre n'a pas d'ambitions
Parce qu'il essaye juste d'écrire
Et d'écouter de la musique
Et de respirer au grand air
Alors qu'un homme qui travaille
C'est bien connu
Est bourré d'ambitions

Un homme libre est un incompris
Et ses ailes de géant l'empêchent de marcher
Il avait bien raison Baudelaire
Alors qu'un homme qui travaille
Est compris des autres hommes
Qui travaillent eux aussi

Et je me dis aussi
Qu'on aurait dû
Nous apprendre à jouer
Avec de la poésie
Et de la musique
Et du grand air
Plutôt
Qu'avec du travail
Parce que ce dernier mot
Evoque la torture
Et ça c'est pas moi
Qui le dit
Puisque c'est écrit dans le mot
Travail tripalium
Travail anti-somme
Travail pour ma pomme

Mais on préfère
Nous apprendre à jouer
Avec du travail
Parce qu'au bout
Du travail
Y'a cette chose
Pas poétique du tout
Et pas musicale du tout
Et pas drôle du tout
Et qui n'a d'ailleurs rien d'un jeu

Et cette chose
Mais vous l'aurez deviné
Et je ne vous apprends rien
Ce sont des bouts de papiers carrés
Et des ronds jaunes en métal

A sa branche tombante
L'arbre sourit
Il est midi

Et le nuage tombe lui aussi
A son corps de coton
Il s'accroche

A ses murailles rousses et blondes
Le château se suspend
L'herbe pousse par-delà
Son versant ébréché
Qui ne demande
Ni à être rebâti
Ni à être contemplé

A ses fenêtres
Surplombées de tourelles
La maison s'accouple
Tout en parlant à l'arbre
Qui lui répond
Et entame une discussion

L’herbe molle
Et la fleur fanée

L’arbre nu
Et la banque sans argent

Le fruit sans noyau
Et une beauté sans visage

L’horloge dépourvue d’aiguilles
Et la maison sans chapeau

Le ciel sans oiseaux
Et la terre sans hommes

Le chauffage sans chaleur
Et le congélateur sans glace

Tout ça pour dire
Où sont les choses ?

Une haie de hortensias
Sur un bonnet de clown
Et sur un nez de père noël

Un toit de chaume
Sur un champignon des bois
Et sur un chaperon rouge

Un loup
Qui cache ses dents à un enfant
Et qui porte un chapeau de grand-mère

La haie de hortensias grandit
Sur le bonnet du clown

Le toit de chaume recouvre
La tête du chaperon rouge

Et le loup
Mange le clown
Et le chaperon rouge

L’entreprise, c’est stressant
Et la finance, c’est stressant aussi
Dans l’entreprise, on aime beaucoup la finance
L’entreprise et la finance
Jonglent en permanence avec l’argent

L’argent est comme un jeu
Auquel s’amusent tous pleins de gens
Qui travaillent en stressant
On dit qu’ils sont « hyperactifs »
C’est leur maladie
Et on ne peut rien faire contre cette maladie
Parce que c’est une maladie
Voulue et assumée
En grande pompe
L’entreprise financière s’installe partout
Jusque dans nos veines
Et jusque dans nos têtes
Parce qu’il est à la base
Du système dans lequel nous vivons

Ce système est un système
Qu’on appelle libéral
Et où on ne pense
Qu’à gagner de l’argent
Tout le temps
Et tous les jours
Le matin
Le midi
Le soir
Et même la nuit
Quand on rêve aux chiffres
Du lendemain

Et s’amuser avec l’argent
C’est très stressant
Parce qu’il y a des ordinateurs
Que ceux qui travaillent dans la finance
Regardent en permanence

Ils regardent des chiffres
Qui changent tout le temps
Et aussi des courbes qui montent et qui descendent

Ils en ont mal aux yeux
Tellement ils regardent les courbes longtemps
Ça leur donne même le tournis

Regarder des courbes sur un écran
Ce n'est pas comme regarder
Des films au cinéma
C'est bien plus embêtant
Mais c'est une drogue

Et les chiffres
Pour les gens de la finance
C'est ce qu'il y a
De plus important
Parce que si le chiffre baisse
On ne fait plus de profits
Et on perd de l'argent
Et on ferme la boutique
Et cette boutique
C'est l'entreprise

Et dans l'entreprise
Ceux qui travaillent
Sont licenciés
Parce que les chiffres ont baissé

Mais les financiers eux
Restent en place
Et se moquent pas mal
Des gens licenciés

Les gens licenciés
Ce ne sont pas
Des financiers
Et ils ont pour la plupart
Une famille à nourrir

Mais les financiers
Et l'entreprise
Sont déjà partis
Dans un pays étranger
Où on peut gagner plus d'argent
Et faire plus de profits

Ils auraient pu rester
Dans l'entreprise d'avant
Mais ils vous répondront
Que les profits n'y étaient
Pas suffisants

C'est pourquoi
Ils partent ailleurs
Dans un ailleurs
Où il y aura plus d'argent

Et toutes les entreprises
Et tous les gens de la finance
Se souhaitent mutuellement
Bonne chance
Sans la souhaiter aux salariés
Qui se font plumer les premiers
Comme cela a toujours été
Dans l'histoire des salariés

Le suicide collectif social

A l'appel de tant de soldats
Et de tant de forces de l'ordre
A l'appel de ces nations
Et de cette reconnaissance
Qui en fait est un piège
Pour arrivistes mercantiles et insouciants (acteurs, chanteurs et autres trublions)

A tous ces appels, je réponds merde

Car je fais partie de ceux qui ont préféré (par timidité je le concède)
L'anonymat
Le crime
Le renoncement
Le viol
La souffrance
Une souffrance brute
Et la maladie aussi
Et la fausse maturité
Et la misogynie

Ainsi avons-nous tué
Ainsi nous sommes nous tués

Comme les soldats ont tué
Comme les nations ont tué
Et comme les forces de l'ordre ont tué

Nous sommes dans un paysage
Où les ombres planent
Et s'agitent dans la précipitation

Où est le marchand de poissons ?
Où sont les marins pêcheurs ?

Nous sommes avec les ombres
Dormantes
Qui nous prennent
Dans leur course échevelée
De valses viennoises
Il aurait pu s'agir
De valses russes
Mais elles ont décidé
D'être viennoises

Où sont les magasins
Aux vitrines
Sous les galeries ?

Où sont les enfants sages
Qui tiennent la main de leur mère ?

Où sont les ramasseuses de fraises
Accroupies sur leurs genoux ?

Nous sommes au milieu
D'un menuet classique
D'une bourrée auvergnate
D'une sarabande
D'une danse de Sabbat
D'un élan symphonique
Aux mille flûtes
Et d'une gigue enrouée
Qui tousse en plein hiver

Où sont les vendeurs ?
Où sont les hommes et les femmes de la rue ?
Sont-ils dans la danse eux aussi ?

Nous sommes avec un pâtre
Et un faune
Avec des bergers
Des moutons et des vaches

Nous sommes avec la trompette
Qui chante un chant de paix
Souriant
Et tout simplement aimant

Pause détente

Des cônes jaunes et une clôture rouge avec des dames en peine, presque endeuillées et dont le visage cadavérique laisse un goût de misère froide.
Un gros bout de haie qui crie des couleurs à l'intérieur.
Un blanc neigeux qui descend le versant ou les graviers blancs épousent les châles noirs.

Les cônes jaunes sont placés quant à eux sur une herbe rayonnante de fraîcheur
Et les deux femmes qui marchent dans cet espace sont d'une allure de printemps avec leur teint frais et pimpant
Dans cette joie de l'arrière plan, un étang avec une fontaine au milieu, une fontaine qui ouvre le décor invisible par delà les murs muséens
Le pigment est à la surface et les contours sont lointains
La profondeur de l'eau est certaine, de même que la luminosité de l'été qui se mire sur les choses fines et épaisses.

Alors, pourquoi ce contraste saisissant entre la grisaille d'un autre bleu et la chaleur des jaunes mélangée à la fraîcheur du vert puissant de la pelouse ?

Tableau premier

Une eau claire dans laquelle descendent toutes sortes de reflets.
Des tremblements un peu spéciaux qui font s'entrechoquer toutes les images.
Du vert qui fredonne jusqu'aux profondeurs en partant d'une surface mobile.
Des talus et des reliefs qui se croisent frénétiquement dans le haut, qui plongent partout dans la vase.
Et des troncs et des branches déshabillés qu'on imagine au bord d'une route dans ce qui ressemble à un marécage.
Des verts dans une eau transparente comme un verre.
Des arbres qui se penchent et se baignent.
Des créatures sans noms qui font bouger le décor et qui viennent de là et qui dansent là-bas.

Des reflets d'e aux de tous les miroirs se rejoignent et font vaciller l'ensemble.

Peinture d'un homme marginal

Il peut arriver qu'après avoir fouillé un peu trop notre imagination, nous nous retrouvions avec les membres paralysés et les jointures contractées.
Que notre cerveau s'éteigne et se rallume sans que nous ayons appuyé sur l'interrupteur.
Que nos pensées soient incontrôlées - se retrouvant un temps dans le désert, un temps dans la ville.
Nous sommes alors la proie de la civilisation et notre corps meurtri peine à se fondre dans une normalité dont il s'est trop longtemps écarté.

Alors, devons-nous rester rêveurs ignorants (car la science ne nous est pas acquise) ou devons-nous épouser la civilité et les us et coutumes de notre pays natal ?
Le voyage par l'art est sûrement une asocialité et un désengagement.

Cesserons-nous à jamais de nous impliquer dans la vie réelle alors que celle-ci nous est indispensable pour nous nourrir et nous vêtir, alors qu'elle seule nous donne la chance de voir l'amitié dans les visages et, peut-être, d'aimer celle qui nous sauvera ?

Loin de l'étoile de la gloire
Proche d'une femme inconnue
Ayant l'amour de l'art et l'amour des hommes et des enfants
Nomades jusque dans la sédentarité
Loin des vrais voyageurs et des amours aventurières

Nous avons préféré inventer un monde dans notre tête et dans notre corps
Et nous nous rapprochons chaque jour un peu plus d'un jardin mystérieux
Qu'on ne saurait qualifier ni décrire :

Je demande à ce jardin de se faire maison chaude où on trouvera :
Tendresse et douceur
Apaisement et réconciliation
Tranquillité et volupté
Rires folichons et larmes de bonheur

Tableau second

Dégringolant par les côtés et, à droite, dressées vers le haut.
En lambeaux éclatant vers le ciel - un coin de la pièce, une ligne allongée descendant par ses extrémités.
Un cercle teinté de jaunes multiples entourent en éclats de pierres scintillées et écarlates le gros vase oblong.
Et des coupures en arrière croisent les faisceaux bâclés du devant.

Un éclat comme celui d'un volcan et des foudres terre d'ombre naturelle qui crient comme des folies ou des furies

Pivoine d'ébène
Glaïeuls dormants
Dans l'espace, un continent naissant

Verger retourné dans le ciel
Amarré aux nuages
Attendant de fleurir sur Uranus

Et de refleurir sur Vénus
Accroché entre les deux étoiles les plus éloignées
A l'univers naissant

Qui dessine un autre continent
Auréolé d'étoiles de Crésus

Le malheureux

Homme de faible nature
Eh oui, aujourd'hui, ce qu'il faut, c'est faire ta promotion, celle de ta personne ou de ton œuvre
Il faut de toute urgence que tu te vendes
Homme de faible nature
Eh oui, il faut que tu défendes bec et ongles ton territoire
Homme de faible nature
Il te faut ravaler tes sentiments et aimer dans un cadre très légal et joliment policé
La peur de l'argent n'est plus ta peur
Finir mendiant a tant de fois été envisagé !
Homme de faible nature,
Il faut, te dit-on, être « motivé »
Motivé c'est pour toi être à l'envers mais tu y arriveras
Cela n'empêche, j'emmerde les motivés et la motivation avec elle
Nouvelle époque et nouveaux temps que je me permets d'insulter
L'insulte appartient aux hommes libres
Patrons, motivation, ouvriers, prisonniers : où étais-tu parmi ceux-la, qui étais-tu dans cette société ?
Il te faut cacher ta noirceur
Et prendre tes anti-dépresseurs
En attendant des jours meilleurs
En attendant ce qui viendra, les jours prochains, les jours lointains
Et ces arbres fruitiers qui, par notre faute à nous les hommes, ne fleuriront plus !
Attend le fruit et le souffle divin contrôlés par je ne sais quelle astuce réfléchie et maîtrisée
Comme une intelligence venue d'ailleurs
Une intelligence très personnelle
Faisant l'être unique
Qu'on promouvra
Qu'on vendra

Faussement motivés et attendant la divine retraite
Lorsqu'en notre demeure nous nous replierons souverains

Recherche et langage

Bercé par de tendres eaux
Là où les marécages fleurissent et s'enfoncent dans les miroirs
Là où les roses pourrissent dans les herbes droites s'allongeant comme des épées brandies dans le ciel
Et là où des violets descendent dans des foudres de gris
Un bout d'images entre deux livres - s'érige
Finesses s'élançant dans un lit de corps balancés par des ampoules brillant dans les soleils millénaires
Et là où un hamac rebondit avec dedans un père et son enfant
Et à travers les fourrés
Et dans la jungle épaisse, les aventuriers à la recherche de vieux crânes fossilisés

Et dans le chapeau de l'aventurier, une valise de diplomate
Et dans la valise du diplomate, une langue qui se tait

Troisième tableau

Un fouillis de lumières jaunes et vertes
Des feuilles enchevêtrées tellement qu'on dirait des poutres mélangées à des circuits croisés
Une roue tourne à pleine vitesse, un moteur puissant gronde dans une pureté élégante
Un déluge de feuilles comme un printemps et qui circulent dans des vapeurs très chaudes
L'homme sur le cheval se retourne et attend, la tête inclinée sous son chapeau, son ami
Le chemin brûle sous les feuilles embrouillées des arbres du talus
Des lignes de travers parmi le vert dont on croirait cette fois-ci qu'il crie traversent et balayent tout le champ de vision

Chaleur torride – déluge de feuilles et de jaune – derechef
Un soleil puissant comme un triangle tombe sur la fée de cette forêt
Etait-ce elle, celle qui allumait ce décor d'origine ?

Musique

D'insoutenables repliements et des envolées de music-halls souterrains vont et viennent aux quatre coins de la chambrée. Des bouts d'arc-en-ciel cognent un point excentré du plafond et des queues de comètes bleues se renversent implacablement sur le tapis de boue. En deçà des cintres derrière une armoire où les vêtements volent en défonçant la porte, les orages se balancent au milieu où l'air se suspend.
L'azote éclate et des gouttes d'eau s'allument sous les lanternes et les citrouilles fluorescentes. Des grimaces d'Halloween et des confettis de carnavals jaillissent dans ce qui ressemble à un désert de trois mètres sur deux.
Et dans les parois grouillent des bruits de lave remuant comme des cataractes.
Une bouillie d'orgies musicales se déploie, enfin libérée et rendue à une vie en mouvements

Après, ce seront des caresses de lacs et d'étoiles sur un bateau innocent,
Des apaisements d'enfants et un sérieux quasi-paternel sur une mer de voiliers.

Quatrième tableau

Des voiles de lunes transparaissent à l'intérieur d'un immense pétale de pivoine où la montagne violette enfonce son pied dans l'eau d'un vase à l'habituel carré d'argent sur la partie concave du reflet d'en haut.
La tapisserie derrière rejoint la table posée dans le salon où de nombreux aplats se sont déposés.
Une fleur dessine le voile d'où s'envole le papillon en gaieté et, écarlate, la montagne toute proche se désignait par le nom interrogatif « d'autre chose ».
Cette fleur était une autre pivoine, rouge vif celle-ci, toute éphémère dans les allées des forêts.

Vermeer et Van Gogh

Une chambre pyramidale avec des traits horizontaux et projetant une perspective se dresse jusqu'à l'œil
Un lit s'enfonce, trois commodes éclatent par les côtés et un bureau immobile semble se prélasser fiévreusement.
Un planisphère et une longue vue mélangés à des cartes de géographie et sur lesquelles dorment des compas forment un large fouillis
L'ensemble navigue en couleurs bleues, violettes et noires dans un mur capricieux
Par essor d'imagination, les premières découvertes ressurgissent – aventures conquérantes et finalement meurtrières
Par une autre porte, un amour sans limites pour les couleurs, un amour rationnel mais qui peut aussi être ravageur, un amour à deux faces
Et deux époques qui se sont confondues dans l'esprit vagabond
Bref, un décor de plénitude dont les draps sont comme des chairs, où le bois est doux et apaisant comme un jaune qui ferait somnoler
Dans les murs se dévoile et se révèle une ivresse qui prend le cœur et le désarme
La volonté de chair et de douceur se dispute la suprématie
Le bureau dans le coin gauche de la pièce se retourne en un mouvement lent et ample
Les cadrans jouent avec des éclats de flèches à la teinte rouge
Les pieds un peu partout se lèvent et rejoignent les murs auxquels ils se collent et s'accouplent

Une sphère se bouche et un carré se colmate dans les tissus à l'encoignure du lit

Ce que me conte la chasse rimbaldienne

Une joie me transperce et fait de moi l’enclos
Où des animaux égayés lèchent mes doigts
L’appel des cors et de tous ces chasseurs, ballots
Que ce très heureux cri a fait mangé des pois !

J’aime le son du cor le soir au fond des bois
Mais pas le son du cor qui appelle la bataille
Le son du cor est fait pour les tendres émois
Des flammes de joie qui crépitent dans la paille

Ils n’en peuvent plus ces chasseurs et chantent nus
Aux seins de la vache, buvant tout son bon lait
Diane leur a promis un avenir déchu
Qui fût châtiée pour avoir tué trop de laies

Le feu chante et danse avec nous et avec Diane
Les accords du cor vont se mêler aux beautés
Des habits d’été qui se pressent dans les lianes
Et nous irons ensemble sauter dans les blés

Toute la chasse voyait d’atroces sentiers
Diane dit : « Les cieux percés par bois et sapins
« Traîneront un éventail de feux aériens
« Qui sur les points cardinaux ira s’étaler »

« La nature mourra sous le coup des chasseurs. »
Diane convertie chantait des airs de bruyères
Courait vers les chasseurs en larmes et en pleurs
Et un joyeux désordre emplissait les prés

« Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs tètent Diane »

- RIMBAUD

Ennui (1)

Du haut d'un ciel de fines fleurs, je vois les femmes
Qui nous amènent à de paisibles marées
Elles caressent les doigts de nos petits pieds
La larme tombe et s'évanouit dans un grand calme

Voyez comme nous pleurons de joie à nos vues
Ces vues de nos chairs aux délices imprévus
Elles sont l'accomplissement parfait de ce cœur
Qui réside en tout être vivant, le bonheur !

Plantons des arbres, que refleurissent ces vues
Chantons la nature, renaisse cette paix
Ecoutons chants et airs de verdure vêtus

Et reposons nous dans le voyage passé
Le travail fond dans la couleur de l'aube ailée
Et juste un instant se pare de beaux effets

Ennui (2)

S'étendre comme la plume, se reposer
Comme elle. Tournoyer, languir et retomber
Le bras derrière le cou, fané. Rechercher
L'horizon allongé de nos corps, vaux et prés

Je verrai la voile et sa belle caravelle
Qui agiteront leurs vêtements dans mes cils
Où se réveillent les chaumes de Cordeville
Dans un mouvement de grand repos immobile

Certains cielleront dans la télé, l'étude
Mais ils feront les siestes au vrai ciel : nous tous !
Certains cielleront dans le sport ou l'habitude

Les après-midi en Occident, le voyage
Des grands égoïstes qui, avec leurs bagages
S'en vont pour l'Orient où la guerre et la mort poussent

Mots quelconques

Solennelle gravité et irrémédiables déconvenues
Ceux qui connaissent cela partent en plumes d'oies sur les falaises d'Etretat
Ils allongent leur mappemonde sur les bords des presqu'îles enjouées qui sautent sur de petites commodes à la mode
Dès qu'ils voient une terre en friche, les cerfs leur tirent une révérence en baissant les longs bois qui les couronnent d'auréoles aux longs feuillages pourpres
Ils attendent Rousseau aux pieds des ruisseaux
Mais peut-on le trouver dans le train-train quotidien d'un travail réputé mineur ?
S'ils veulent, ils sont à Notre-Dame ou Victor Hugo, dans les bras d'Esmeralda, commente de façon détachée les voûtes de l'architecture et du décor
Ils entendent Bach qui joue ses toccatas dans des cathédrales de vierges dispensant des rêves très vaginaux

Aussi, ils marchent avec épuisement et très lentement
Ils ont dans leurs yeux le bizarre des yeux des pauvres
L'intelligence est cependant dans leur regard qui est le frisson qui monte, la peur qui ronge les exploiteurs de toutes sortes, à commencer par l'entreprise tortionnaire de l'économie de marché, parée du visage d'un inconnu que nous nommerons fin des temps ou début des brûlures que même l'enfer de nos pères n'ont pas éprouvées.

A ceux qui répandent l'inharmonie dans la civilisation

Sortis de l'enfance, leurs sourires se déteignent. Ils avancent vers nous avec l'égoïsme inculqué de leurs ascendants haineux. Ayant appris à haïr les sentiments et la douceur, ils se dirigent ici et là vers leur future proie pour la violenter et la projeter dans l'humeur défraîchie de leur Occident. Un Occident qu'ils s'empressent de glorifier et d'enlaidir de tous ces désagréments intérieurs qui sont leur substance même, qui est la seule précocité que leur esprit ignorant se fait un plaisir sadique de propager dans la société que nous aurions voulu plus affectueuse et plus attentionnée à l'égard de l'autre *pris dans la tourmente qu'ils ont eux-même et volontairement mis en branle*. Mais c'est leur gage pour nous (et on devrait les tuer pour ça) d'un avenir dégradant et totalitaire (l'anti-amour vu par une certaine jeunesse majoritaire) dont nous devrons toute notre vie subir les conséquences – matinées de leurs souffrances et de leurs attitudes de bourgeois imbus de leur vacuité d'ensemble (comme des portraits d'empereurs anonymes).

Donc, nés avec le mépris et la haine, ayant vécu et vieilli avec eux, ils nous imposent avec brio leur amour-propre (que dans notre innocence nous ne connaissions pas) et la haine de l'autre (que nous ne connaissons, « grâce à eux », que trop bien et pour la nuit des temps).
Porteurs intemporels de l'esclavage, notion qui était pour nous avant tout historique, nous devons supporter le fait qu'ils l'aient réactualisée en lui donnant une nouvelle tonalité aussi insupportable hélas que la première. Un esclavage que notre imagination (qui était viable dans l'enfance) ne peut, à son plus fort développement, toujours pas supporter car ni prévu, ni envisagé, ni même conçu au départ.

Ces gens-là, qui ont tué les sourires, les rires, la joie et par là-même la possibilité d'une civilisation heureuse, nous les avons déjà et depuis des lustres - ce n'est que partie remise -*pendus dans nos écritures*.

Pendus à la corde d'un L qui est leur potence.

L'inconnu

Triomphe, joie, extase. Nous nous en allons.
Nos rêves iront de châteaux en forteresses
Ils seront apportés par l'aigle et le faucon
Qui se rencontreront dans les herbes déesses

Ils recréeront les gigantesques Parthénon
S'élançant dans les cieux d'étoiles herbacées
Se projetant dans les rayonnantes saisons
Et courant dans les rêves et dans les pensées

Il y a les nouveaux chemins d'or et de gloire
Il y a les mondes reflétés des miroirs
Il y a une chandelle et un encensoir
Dans les cieux qui ouvrent la porte de la foire

Des villes dans les étoiles vont en tous sens
Entraînées dans des corps de couleurs et brillants
D'une simplicité toute gaie et chantante
Mon corps va à la nuit jaune et à ses semences

Portraits de femmes

Julia

Un noir et un bleu de jeune femme détendue aux allures parfois graves
Un matin d'avant, j'ai vu mille couleurs sur le bas de son joli pull noir, mille couleurs qui agrémentaient le haut de ses cuisses cachées dans un festin d'apparat
C'était comme une tentative pour éclairer l'avenir
Et l'avenir, depuis, ne cesse de regarder cette femme imperturbable à la fière allure
D'ailleurs, les boutons noirs de sa veste cachent, je m'en suis rendu compte depuis, des roses à son col roulé, un collier d'or à son cou et des cheveux de toutes les couleurs à son corps de mystère

Valérie

Elle tourne autour des enfants
Et les gronde parfois…
C'est que dans son visage angélique
Se dessine la maîtrise d'une femme agile et responsable
Mère des féeries et femme volante
Ivresse du sommet des montagnes
Et couronne de tous les cieux rassemblés
Elle avait dans le blouson noir qu'elle portait
Un sommeil qui demandait à naître
Qui demandait à naître dans une vaste et large robe
Tournoyant dans cette immensité
Qui n'était qu'un simple cour d'école
Gentille et timide comme elle

Nolwenn

Des bas et des collants qui volent de partout
Un long manteau rouge avec des chandails et des châles qui s'enveloppent jusqu'à former une couche épaisse de vêtements de carnavals
Des tendresses qui chavirent dans les yeux des hommes et un rose amoureux qu'on retrouve dans tous les endroits
Des bottines de déesses comme les souliers de vair d'une Cendrillon parfumée
Et des sorties licencieuses rêvant d'aventures féeriques dans des décors en grande pompe où des bigoudens dansent sur des montagnes, juste en dessous du soleil

Nathalie

Des élans de gentillesse et beaucoup de sérieux quand elle boit son café
Un encadrement de l'espace où le noir s'éclaire à son passage
Des douceurs d'aventurières et des fleuves de tendresses pour les soleils en joie qui semblent sortir de son ombre
Et des mots de l'impossible dans des conversations infiniment belles et dans lesquelles le phrasé savant rejoint des reines d'espoir et de beauté